

L'anthropologie: mieux se connaître pour mieux apprendre et mieux vivre ensemble.

L'équipe de *L'Anthropologie pour tous* défend l'idée selon laquelle l'anthropologie et les sciences sociales sont le moyen d'une meilleure connaissance de soi-même et des autres, et d'un dialogue pacifique entre ceux qui, même s'ils sont différents, vivent ensemble.

DIVERSIFICATION SOCIOLOGIQUE ET CULTURELLE

Parmi les objectifs de la loi d'orientation sur l'éducation du 10 juillet 1989 (dite aussi loi Jospin) figurait celui de conduire 80% de la même classe d'âge au baccalauréat. Au niveau national, la démocratisation de l'accès au secondaire et au supérieur a accru l'hétérogénéité sociale du public scolaire. Les enfants des classes populaires vont plus longtemps à l'école: la sélection a désormais lieu à l'université, où les enfants les moins dotés réussissent moins bien que ceux des classes privilégiées. Dès 2002, Stéphane Beaud le montre dans *80% au bac... et après? Les enfants de la démocratisation scolaire*.

Cette modification de la composition sociale des élèves s'est accompagnée d'une modification sociologique des enseignants. On est désormais loin de l'image d'Épinal faisant de l'instituteur une espèce de saint laïque, « à bout de force,

souvent, à bout de courage jamais » (telle est l'épithète gravée par ses élèves sur la tombe d'un instituteur de Saône-et-Loire à la fin du XIX^e siècle, et citée par Jacques et Mona Ozouf dans *La République des instituteurs*), perdu au fond des campagnes françaises où l'on alphabétise comme on vaccine, partageant la condition populaire, et se voyant récompensé, au soir d'une vie difficile, par la reconnaissance de ses anciens écoliers devenus de robustes et honnêtes citoyens.

La situation est aujourd'hui très différente. En 2007, plus de la moitié des enseignants du second degré sont enfants de cadres supérieurs ou de membres des professions intermédiaires, rapporte Fabien Truong (dans *Jeunesses françaises, bac + 5 made in banlieue*). « L'élévation du niveau de recrutement social des enseignants (...) et la forte reproduction professionnelle du métier aboutissent à un embourgeoisement de la profession, accentuant la distance sociale, raciale et territoriale entre "élèves de



banlieue" et "profs de banlieue". Le fossé sociologique qui les sépare est devenu la règle. » remarque-t-il. Cette évolution du recrutement sociologique (dont Nadine Esquieu synthétise les caractéristiques dans le n°78 d'*Éducation et formations*) a une conséquence évidente, surtout dans les établissements scolaires des quartiers populaires où débute un bon nombre de professeurs: désormais, il y a souvent un hiatus entre les représentations et les comportements des enseignants et ceux de leurs élèves. En majorité, les professeurs sont d'anciens bons élèves et sont issus des catégories favorisées. Les élèves, quand ils sont originaires de familles populaires, sont regroupés dans certains établissements où l'absence de mixité, voire la ségrégation sociale, conforte l'incompréhension entre enseignants et élèves. Ces différences culturelles ne sont pas réductrices, mais si elles ne sont pas élucidées, on ne s'étonnera pas qu'elles deviennent des facteurs de conflit.

Les sciences sociales permettent d'identifier les stéréotypes et les préjugés, et nous aident à les déconstruire. Cette élucidation est utile partout, particulièrement dans les établissements scolaires situés en banlieue, où les élèves d'origine étrangère sont nombreux (quand la malheureuse expression « écoles, collèges et lycées de banlieue » transforme leur situation géographique en marge symbolique). Depuis une vingtaine d'années, les enfants d'immigrés sont passés de l'invisibilité à la surexposition, médias et faiseurs d'opinion étant friands du scandale. Nous avons tous fait l'expérience du décalage entre ce que nous connaissons de nos élèves et de leurs parents d'une part, et d'autre part la manière dont on les présente en réduisant la majorité d'entre eux à une minorité médiatisée et caricaturale. Cette image déformée a aussi des effets déformants: certains élèves adhèrent, par provocation, à l'image que leur renvoie le miroir média-

tique. Dans la société du spectacle, la provocation scandaleuse vaut mieux que l'anonymat ! À force de réduire la diversité culturelle de la banlieue à une identité religieuse unique, on risque d'offrir aux relégués l'occasion d'une assimilation du stigmate.

Chacun d'entre nous se caractérise par une multiplicité d'identités, professionnelle, familiale, religieuse, sportive, citoyenne, politique, etc. Nos élèves ne sont pas différents. Dans *Jeunesses françaises*, Fabien Truong montre comment les jeunes, grandis en banlieue, adoptent des éléments divers et parfois disparates pour fonder une identité mouvante, comme l'est celle de tout être humain, «loin des clichés médiatiques, du fatalisme politique ambiant et des prophéties catas-

trophistes de la désintégration sociale ». Pourquoi ce régime commun d'identités plurielles serait-il refusé aux enfants d'immigrés ? Dans *L'École et les enfants de l'immigration*, Abdelmalek Sayad a bien analysé l'illusion du tiraillement des élèves entre deux cultures, familiale et scolaire. En leur accolant à vie l'étiquette d'enfants d'immigrés, on fait d'eux un « éternel dehors dans le dedans ». Les sciences sociales offrent des outils efficaces à la déconstruction nécessaire de ces caricatures.

SE CONNAÎTRE POUR SE COMPRENDRE

À situation nouvelle, analyse renouvelée : dans cette perspec-

tive, que peut-on faire à l'école ? Avant de réfléchir aux conditions de réalisation des principes républicains du vivre-ensemble, il faut connaître ceux avec lesquels on fait société. Au lieu d'imposer les choses de façon autoritaire et arbitraire, mieux vaut écouter les autres raconter comment ils vivent et comment ils se représentent le monde et les autres.

Le conflit s'installe rarement sur la question des représentations. En revanche, il naît souvent de l'incompatibilité entre les comportements. Le débat sur les mœurs est toujours oiseux : que celui-là soit insupportable à tel autre par son comportement entraîne forcément un rapport de force, dont le but est la normalisation des actes. Au lieu d'entrer dans un tel conflit, mieux vaut tâcher de comprendre quelles

sont les représentations qui les fondent. L'élucidation de ce rapport de légitimation par la représentation permet de faire un pas de côté et d'éviter le face-à-face stérile. « Voilà pourquoi j'agis ainsi », dit l'un. « C'est pour cela aussi que j'agis autrement », répond l'autre. À partir du moment où l'un et l'autre comprennent que l'universel qui fonde leurs actions est le même, il devient plus facile d'envisager le terrain d'une négociation possible et d'une compréhension mutuelle des usages.

Loin d'être un terrain de discorde et l'outil armant les séditeux, l'anthropologie et les sciences sociales sont le moyen d'un dialogue pacifique entre ceux qui s'y adonnent. Donner la parole aux élèves pour raconter comment on mange, comment on se marie, comment on se



tient, ce qu'on raconte de la création du monde, des hommes et des femmes, de la mort et de l'amour, leur offre l'occasion de considérer comme audible ce qui, jusqu'alors, était tabou à l'école et même indigne entre pairs. Les sciences de l'homme et de la société examinent les écarts culturels et sociaux entre les représentations; elles considèrent l'autre en offrant intérêt et valeur à ses récits. Étudier scientifiquement la diversité des représentations permet de mettre à distance l'infondé dogmatique des croyances et de relativiser la volonté dominatrice de celles qui ne supportent pas la critique. Examiner les différences permet aussi de mettre au jour les invariants qui les fondent.

S'intéresser aux différences et les connaître n'interdit pas que l'on discute de la meilleure manière de vivre ensemble, sans pour autant imposer une manière d'être plutôt qu'une autre, ou confondre le particulier avec l'universel. L'explication ne fonde pas l'excuse. Le comparatisme informé et antidogmatique n'est pas un relativisme culturel, encore moins le



ferment multiculturel de la juxtaposition des ghettos. Certains usages, même si on les comprend, ne sauraient être permis dans le cadre d'une société fondée sur des valeurs qui constituent des principes de vie commune. La fermeté sur les principes qui sont ceux de l'État républicain et de son école demeure indéfectible.

SOUTENIR L'ENSEIGNEMENT DES SCIENCES SOCIALES À L'ÉCOLE

L'Anthropologie pour tous conditionne mais ne remplace pas la réflexion sur le vivre-ensemble. Il ne s'agit pas non plus de former des anthropologues ou des sociologues en un clin d'œil, et encore moins d'alourdir les programmes par des matières nouvelles!

La familiarisation des élèves aux sciences du monde social, à tous les niveaux du cursus scolaire, permet de développer l'esprit d'observation et d'expérimentation, d'introduire du relativisme dans leur jugement par le recours systématique aux comparaisons. L'enquête et l'entretien peuvent devenir des outils de démocratie, par l'humilité nécessaire à la bonne écoute de l'autre. Substituer les concepts de différence, de diversité, de pluralité à des hiérarchies et dominations considérées comme naturelles, constitue un progrès. La pratique de l'enquête repose sur un travail nécessairement collectif, réclamant le concours de com-



pétences variées. Voilà ce qu'explique Bernard Lahire dans *Pour la sociologie* (voir sa contribution à la fin de ce carnet).

Notre projet est de proposer à la communauté éducative de partager l'expérience d'un décentrement du regard, de quitter le point de vue limité que nous avons du monde dans lequel nous vivons, et d'apprendre le travail citoyen d'écoute de l'autre, de délibération, de réflexion et d'esprit critique.

Il est indispensable de former les enseignants et les personnels de direction des établissements scolaires à la connaissance des publics auxquels ils s'adressent. Chacun doit apprendre à connaître

les élèves tels qu'ils sont, tout en tâchant d'élucider ses propres postures ontologiques et sociales en s'aidant des outils de l'anthropologie et de la sociologie. Cette formation est aussi indispensable aux parents et aux élèves. Dans la mesure où la rencontre avec l'autre éclaire réciproquement les points de vue, les différences précédemment indiquées peuvent alors devenir l'occasion d'un enrichissement mutuel, au lieu d'être facteurs d'incompréhension et de conflits perpétués par l'ignorance et confortés par un ethnocentrisme délétère. Que parents d'élèves, enseignants et élèves puissent prendre conscience de leurs attentes et de leurs manières de considérer les autres peut donc



être le moyen d'un dialogue renouvelé entre les membres de la communauté éducative. Réunir tous ceux qui constituent cette communauté éducative a, en outre, un intérêt pédagogique et égalitaire majeur. Si tous posent la même question mais n'y répondent pas de la même façon, tous ont besoin ensemble des sciences humaines pour éclairer leurs points de vue.

Ce projet repose surtout sur une évidence : un citoyen responsable est d'abord un homme éclairé. Si l'école forme à la citoyenneté, ce n'est pas par le mime hasardeux et théâtral des codes et des usages républicains, mais c'est en faisant en sorte que les élèves comprennent pour agir et agissent en sachant.

Nous demeurons en cela foncièrement fidèles à ce qui fait l'esprit des Lumières : *mehr Licht* ou *sapere aude*, l'adage de l'*Aufklärung* puisant ses principes républicains dans la leçon rousseauiste. Point de République sans école de l'« élitaire pour tous » (pour reprendre la formule d'Antoine Vitez), point de contrat social sans autant d'Émile le contractant, point d'égalité sans intelligence aiguisée pour en partager les valeurs.

